

Un mec

CHIRINE SHEYBANI

Son coude est posé sur la portière. La fenêtre est ouverte. Son autre main tient le volant. Il tire sur sa cigarette. Il y a déjà un peu de soleil. Il se lève derrière lui. Ses rayons rebondissent contre la façade du petit immeuble qui est en face. Rebondissent et l'éblouissent un peu. Il tire sur sa cigarette en plissant les yeux. Il fera sûrement beau aujourd'hui. Le ciel est bleu et la bise est enfin tombée. C'est le mois d'avril et on n'en peut plus de ce vent. Qui réduit à néant tous les efforts du soleil. Glacial. Glaçant. Mains sèches. Râpeuses. Ses yeux se plissent. Ses sourcils sont noirs. Fournis. Epais. Ses yeux. Mais on ne les voit pas. Cachés sous ses paupières à moitié fermées. Bordées de longs cils. Noirs eux aussi. Ses paupières à moitié fermées, juste le temps de tirer sur sa cigarette. Plissé de plaisir, son regard, certainement. Le plaisir de tirer dessus. D'inhaler la fumée. De la laisser traverser la gorge. Descendre le long du corps. Monter quelque part où ça fait du bien. Et ressortir par le nez. Par la bouche. Soulagement. Relâchement des épaules. De tout le corps. Même. Ça doit être une de ses premières clopes de la journée. Mais pas la première. Quand même. La première, il l'a certainement prise avec un tout petit café. Très noir. Sans rien d'autre. Juste le goût vraiment âcre du breuvage. Qu'il a mêlé au goût de la fumée de sa cigarette. Sur son balcon, de la largeur d'un pied. Mais juste ce qu'il faut pour lui. Pour la fumer. Pour le boire, il a juste enfilé un training. Et avec le petit verre rempli de jus noir à la main, il a ouvert la porte-fenêtre. Bu une gorgée brûlante. En faisant sûrement un peu de bruit. Le seul à part celui des hirondelles. Ce sont des hirondelles qui volent comme ça, le matin? Ces silhouettes discrètes. Dessinées d'un seul trait. Fin. Noir. Qui tourbillonnent entre elles. Et poussent des cris. Et puis, il a posé son verre rempli de noir sur la rambarde. Risqué mais il le fait tous les matins. Cherché la clope qu'il avait mise dans sa poche, avec son briquet. Il l'a tenue entre ses lèvres et avec sa main droite il a formé une petite coque. La tête légèrement inclinée. Il a actionné le briquet de la main gauche. Une fois, deux fois. A abandonné, le temps de le secouer. Murmuré certainement un petit «putain» incompréhensible, à cause de la clope entre ses lèvres. Retenté. Et la flamme, enfin, celle qui fait crépiter le bout de la cigarette. Et c'était bon. L'extrémité s'est enflammée en pétillant. Il a tiré dessus. Sa bouche au goût âcre de café s'est remplie de fumée. Et là, c'était la première de la journée.

Sa clope, il la tient comme une sarbacane. Entre le pouce et le majeur. Le coude appuyé sur la portière, fenêtre ouverte. Il y a une certaine candeur sur son visage. Est-ce vraiment de la candeur? Une espèce d'innocence. Quelque chose du mec qui sent bon. Qui a pris une douche. Qui a enfilé un t-shirt propre. Une odeur d'enfance. Ses cheveux sont épais et il en a beaucoup. Si on passe les mains dedans, sûrement qu'ensuite elles sentent son odeur. Une odeur qui doit être proche de celle du cuir. Une odeur pleine. Mais douce. Une odeur vivante. Et innocente. Tu comprends? Pourtant, c'est un mec pas forcément innocent. Si tu le croisais en soirée. Avec une bière à la main. Tu verrais ses yeux noirs. Tu aurais envie de passer la main dans ses cheveux drus. Et tu aurais envie qu'elle sente son odeur. Peut-être même que, discrètement, tu respirerais ta main juste après. Pour sentir. Tu aurais sûrement envie d'aller plus près de lui. Il porterait le même t-shirt que le matin. Mais il n'aurait plus la même odeur – naïve – de la douche. Il aurait l'odeur du parfum qu'il aurait mis. De son déodorant. De ses clopes. Et la sienne profondément. Un mélange. Ce serait une odeur vallonnée que tu aurais envie de respirer en remplissant tes narines. Ce serait. Sûrement. Une odeur qui picoterait. Non pas ton nez. Mais le bas de ton ventre. Si tu le croisais en soirée. Tu verrais moins cette candeur du matin sur son visage. Cette candeur du début de la journée. Quand tout recommence à chaque fois. Tu verrais son immense sourire de mec qui se marre et qui a envie. Cette envie de trucs pas forcément naïfs. Cette envie de ne pas faire attention aussi. A la bière qui pourrait légèrement déborder de son verre. A son jeans qui pourrait avoir été tâché. Par quelque chose qu'il aurait mangé. Ou dans la journée, pendant qu'il bossait. Cette envie de ne pas faire attention à ce qu'il dit. A ce qu'il te suggère. En te regardant avec ses yeux noirs brillants. Aux auréoles qui se dessinent sous ses aisselles parce qu'il fait chaud. Et qu'il a chaud de danser comme ça.

Il n'y aurait plus cette odeur d'innocence. Il y aurait l'envie. De t'embrasser. Peut-être même de mordre un peu tes lèvres en t'embrassant. Et toi. Toi, tu serais celle qui le croise. Qui l'aurait vu danser de loin. Qui aurait aimé la façon qu'il a de bouger ses hanches. De se marrer avec ses potes. Tu aurais aimé ses yeux noirs. Ses cheveux. Tu aurais aimé de-

viner le haut de son corps sous son t-shirt blanc. Peut-être même que tu aurais deviné la candeur sous ce mec qui danse, une bière à la main. Est-ce que ce serait toi. Ou lui? Qui se serait rapproché? On s'en fout. Vous vous seriez mis à danser. Et cette odeur, tu l'aurais sentie. Tu aurais osé passer ta main le long de son épaule. Ça aurait été bon de sentir. Quoi? La forme de son bras. Ça aurait été bon de descendre jusqu'à son avant-bras en passant par son coude et d'oser prendre sa main. Ça aurait été presque romantique et il aurait fallu faire attention. Parce qu'un mec qu'on rencontre en soirée, une bière à la main, qui danse. N'aurait pas forcément envie de romantisme. Et toi? Toi tu aurais envie de quoi? En fait de prendre sa main parce que ce serait bon. De danser suffisamment contre son corps pour le sentir.

De nouveau parce que ce serait bon. Tu aurais quand même envie de savoir comment il s'appelle. Alors tu lui demanderais. Il te répondrait. Et tu lui donnerais le tien aussi. En chuchotant dans le bruit de la musique. Tu sentirais son haleine dans son prénom. Il devrait se pencher pour te le donner. Tu devrais te serrer encore un peu plus contre lui pour l'entendre. Et ça tomberait plutôt bien. Il y aurait la musique. Ton visage contre lui. Son prénom dans ta tête. Et l'envie pas naïve.

Est-ce que vous resteriez jusqu'à la fin de la musique? Jusqu'à ce que les lumières se rallument. Que le décor se révèle. Jusqu'à ce que souvent, le charme soit rompu. Le charme de la pénombre, des zones d'ombre. De la musique très forte qui cache le reste. Qui crée l'illusion. Celle d'être dans un endroit. Incroyable. Qui assourdit tes autres sens. Qui capte ton ouïe. Qui fait qu'on n'entend plus qu'elle. Que tes yeux abandonnent un peu la partie. Mais quand les lumières se rallument. Et que la musique s'éteint. Il y a cette toute petite clarté du matin très tôt. Qui est assez fade. Et tu es des fois un peu déçue de la vraie vie. Tu étais bien dans ce bruit aveuglant et assourdissant.

Mais est-ce que vous resteriez vraiment jusqu'à la fin de la musique?

C'est l'envie qui vous guiderait. Vous danseriez et son verre serait vide. Toi, tu n'en aurais pas. Il te montrerait le sien. Et te demanderait en se penchant. Tu veux quelque chose? Tu dirais. Oui. Et tu l'accompagnerais. Il marcherait jusqu'au bar. Et sa main, tu ne l'aurais pas lâchée. Et lui non plus. La tienne, il continuerait à la tenir, dans son dos, pour se faufiler jusqu'au bar. En attendant son tour, il se tournerait vers toi. Te sourirait. Vos verres servis, vous resteriez au bar. Le coude sur le zinc. Vos mains se seraient lâchées, tiens. Mais l'envie de reprendre la sienne, vos coudes si proches. Ses doigts qui passeraient entre les tiens. Sentir la douceur de sa paume contre la tienne. Aimer la différence de taille.

Vos visages qui se rapprocheraient. Et vous n'essayeriez plus de discuter. Pas vraiment d'intérêt. Il serait ailleurs. Et ça serait pas mal. Tes mains auraient envie de toucher. Et cette musique très forte. Te permettrait plein de choses. Le plat de ta main contre sa joue. La courbure entre son cou et son épaule. De nouveau ce bras. Que tu descendrais avec plaisir. Retrouver sa main. Et puis la lâcher. Parce qu'il y aurait aussi ses cheveux. Tu aurais posé ton verre. Pour pouvoir y passer les deux mains. Et bien sûr. Vos visages seraient vraiment proches. Se frôleraient pour se donner envie. Jusqu'à ce que la sienne. Attrape la tienne. Ou bien le contraire. Jusqu'à ce que vos bouches.

Ce serait un instant bon.

Qui finirait par se finir. C'est toi qui dirais. On y retourne?

Tu aurais encore envie de danser contre lui. Vous y retourneriez. Sur la piste, il y aurait ses potes. Qui se rapprocheraient de vous. Murmurerait des trucs vraiment bêtes à son oreille. Ça le ferait rire. Donner une tape dans le dos.

Et revenir à toi.

Vous seriez dans la foule. Vous aimeriez la musique qui passe. Tu croiserais le regard d'une de tes copines. Elle lèverait peut-être le pouce à ton attention. Tu lui sourirais.

Et reviendrais à lui.

Et puis. Et puis.

Ça serait juste bon de l'avoir croisé, ce mec.

Et ses yeux qui se plissent tandis qu'il tire sur sa cigarette. Le coude appuyé sur la portière, fenêtre ouverte.

biblio

C'est l'histoire d'une mère qui s'en va

Ed. Cousumouche, 2020.

Nafasam

Ed. Cousumouche, 2018.



PHOTO JAY LOUVION

bio

Chirine Sheybani est née à Genève en 1983, d'une mère valaisanne et d'un père iranien. Après une licence en histoire économique et sociale et un master en démographie à l'université de Genève, elle travaille peu de temps comme analyste statistique à la Direction générale de la santé. Elle passe une licence en langue et littérature française, puis une maîtrise en pédagogie. Elle enseigne aujourd'hui le français au collège Calvin.

Écrit dans un style âpre, hâché, *Nafasam*, son premier roman, a obtenu le Prix de la Loterie romande 2019 et le Prix Lettres Frontière 2019. Elle travaille aujourd'hui à son troisième roman et a écrit la nouvelle «Un mec» pour notre rubrique. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch.